

Octobre 2026

« Tu n'exploiteras ni n'opprimeras l'émigré, car vous avez été des émigrés au pays d'Egypte ». (Exode 22, 20)

TEXTES EN LIEN

Dossier réalisé par Dominique Fily

Élargir le cercle

[...] « Se faire un » avec chaque prochain. Oui c'est la voie, car c'est celle-là même que Dieu a parcourue pour nous manifester son amour. Il s'est fait homme comme nous. Il a éprouvé notre fatigue, nos souffrances. Il a expérimenté même la mort, crucifié et abandonné, pour se mettre au niveau de tous. Vraiment faible avec les faibles, il a tout connu de notre état excepté le péché. Et ainsi, il a été le point de départ de l'unité. Il s'est penché vers nous, sans rompre, exactement comme la tige de roseau qui plie mais ne rompt pas.

Nous sommes tous appelés à concourir à l'unité du monde : Mais avant tout, croyons fermement que tout homme est appelé à l'unité, parce que Dieu aime chacun. Et ne nous cherchons pas d'excuses : celui-ci ne comprendra jamais, celui-là est trop petit, cet autre, je le connais bien, il est attaché aux choses de ce monde, cet autre croit au spiritisme, celui-là est trop âgé pour changer, etc. Non, ne jugeons pas. Dieu aime tous les hommes. Il les attend tous.

Notre seul devoir est d'aimer, de servir chacun de ceux que nous rencontrons dans le moment présent de la vie. Nous devons vivre ses préoccupations, ses souffrances, ses joies, nous « faire un » avec lui jusqu'au bout, en toute chose excepté le péché.

C'est Jésus ensuite, qui pensera à l'attirer à lui. Si ce n'est pas maintenant, ce sera dans dix, vingt ou trente ans, mais cela arrivera, c'est là mon expérience.

Cette façon chrétienne d'aimer sera bénie et féconde. Beaucoup s'y engageront. Et tôt ou tard, le cercle de ceux qui veulent Dieu comme idéal s'élargira autour de chacun de nous comme les cercles provoqués par une pierre jetée dans l'eau. C'était l'objectif de Paul quand il a dit : « *Je me suis fait le serviteur de tous, afin de gagner le plus grand nombre.* » (1 Corinthiens 9, 19).

Chiara Lubich, *La vie est un voyage*, Nouvelle Cité 1987, p. 120-121

Les bras les uns des autres

Une salle d'hôpital. Un homme au torse plâtré, le bras droit immobilisé. Il se débrouille avec l'autre. Le plâtre le torture, mais le bras gauche se fortifie en travaillant pour deux. Certes, il est épuisé le soir venu.

Nous sommes les bras les uns des autres. Le service mutuel est un devoir. Jésus ne l'a pas simplement conseillé. Il l'a commandé.

Quand nous rendons service, ne nous prenons pas pour des héros. Si notre voisin est impotent, nous sommes dans l'obligation de l'aider. Comme il s'aiderait lui-même s'il le pouvait.

Et quand, à notre tour, nous avons besoin de l'intervention d'un autre, n'en soyons pas humiliés. Un jour nous entendrons Jésus nous dire : « J'étais malade et tu m'as visité... J'étais en prison, j'étais nu, j'avais faim... » (Matthieu 25, 36]. Il aime à se dissimuler sous le visage de ceux qui souffrent, des pauvres. Aussi, lorsque nous sommes dans le besoin, ayons le sens de notre dignité. Remercions de grand cœur ceux qui nous aident, mais réservons notre intime reconnaissance à Dieu qui a créé le cœur humain capable d'amour, et au Christ qui, en versant son sang, a ratifié le commandement nouveau qu'il donnait aux hommes : l'amour mutuel.

Par ce commandement, Jésus a établi une distinction entre les chrétiens et les autres. Si nous, qui nous disons chrétiens, ne traduisons pas dans notre vie ce caractère distinctif, nous sommes confondus avec le monde. Nous perdons notre dignité de fils de Dieu.

Comme des insensés, nous négligeons le moyen le plus puissant pour témoigner de Dieu devant le monde glacé par l'athéisme, paganisé, indifférent, superstitieux.

Que les hommes émerveillés puissent contempler le spectacle d'une entente fraternelle et dire de nous ce que l'on disait des premiers chrétiens : « Voyez comme ils s'aiment ».

Chiara Lubich, Méditations, Collection Foi vivante, Nouvelle Cité 1990, p. 30-31

La tenue des chrétiens

Dans le va-et-vient absurde de la rue, parmi la frivolité, l'insignifiance, la tristesse, la fébrilité, il arrive que la robe d'une religieuse, le passage discret d'une petite sœur de Foucauld, dans sa tenue résolument pauvre, nous rappellent l'idéal d'un fondateur dont la vie cria l'Évangile. À ces moments se rallume en nous avec véhémence le désir de te proclamer nous aussi.

Mais comment, par notre seule apparence, pouvons-nous, à notre passage, te donner, te dire ? Comment pouvons-nous apporter notre témoignage et notre prédication, nous qui nous habillons comme n'importe qui, et qui nous confondons avec nos contemporains, comme en leur temps faisaient Jésus et Marie ?

Alors jaillit la réponse à notre question, ta réponse : « Si vous avez de l'amour les uns pour les autres, tous reconnaîtront que vous êtes mes disciples » (Jean 13, 35).

Voilà la tenue des chrétiens anonymes, celle que tous peuvent endosser pour crier partout et toujours le nom de celui qui a leur foi et leur amour.

Chiara Lubich, Méditations, Collection Foi vivante, Nouvelle Cité 1990, p. 190

Dieu dans le prochain

2 décembre 1946. Nous devons, avant tout, fixer notre regard sur *l'unique* Père de tant de fils. Puis regarder toutes les créatures comme enfants de ce Père unique. Surmonter *sans cesse* par la pensée et par le cœur toutes les limites imposées par la vie humaine et prendre l'habitude de tendre constamment à la fraternité universelle en un seul Père qui est Dieu.

Jésus, notre modèle, nous a enseigné deux choses, qui n'en font *qu'une* : être fils d'un seul Père et être frères les uns des autres. Celui qui veut réaliser l'unité doit avoir un seul droit : servir tous les hommes parce que c'est Dieu qu'il sert en eux. Comme le dit l'apôtre Paul : de libre à l'égard de tous *se faire l'esclave de tous* pour gagner au Christ le plus grand nombre (cf. 1 Corinthiens 9, 19). Celui qui veut apporter l'unité doit rester dans l'humilité la plus profonde, au point de *s'anéantir lui-même* au service de Dieu et de son prochain.

Il ne rentre en lui-même que pour y trouver Dieu et prier pour lui ainsi que pour ses frères. Il vit continuellement *pauvre* de lui-même parce qu'*épris* de la volonté de Dieu. *Épris* de la volonté du prochain qu'il veut servir pour Dieu. Un serviteur ne fait que ce que son maître lui commande. Si tous les hommes, ou au moins un petit groupe d'entre eux, se faisaient vrais serviteurs de Dieu dans *le prochain*, bien vite le monde appartiendrait au Christ.

Il est important d'avoir une idée juste de qui est *le prochain*. C'est le frère qui passe à côté de nous dans l'instant présent de notre vie. Soyons sans cesse prêts à le servir, car en lui nous servons Dieu.

Avoir un regard simple, voir un *seul* Père, servir un *seul* Dieu dans le prochain, avoir un *seul* frère, Jésus. Ce regard simple nous fera reconnaître en chacun un *Christ en devenir*. Il nous portera à nous mettre au service de tous ces *Christ* afin qu'en eux il puisse naître et grandir. Il verra en chaque homme un Christ qui naît et doit grandir, vivre, en faisant le bien – tel un nouveau fils de Dieu – puis mourir, ressusciter et être glorifié [...].

Nous ne pourrons pas être en paix tant que nous ne reconnaitrons pas, chez les autres, la physionomie spirituelle du Christ, en nous mettant continuellement à leur service.

Ainsi, en vivant nous-mêmes comme le Christ, c'est-à-dire en faisant sans cesse le bien là où nous passons, nous le servirons dans le prochain pour qu'il grandisse *en âge, en sagesse* – sagesse qu'il acquerra en voyant notre exemple – *et en grâce* – grâce qui augmentera car il diviniserà de plus en plus sa vie, mise au service de Dieu.

C'est ainsi que nous accomplirons notre idéal, l'unique idéal de Jésus : « Que tous soient un »¹, car nous saurons faire fructifier l'instant présent au service de notre prochain².

Chiara Lubich, *Le Frère*, Nouvelle Cité 2012, p. 11

Le commandement nouveau

Au début, poussées surtout par les circonstances douloureuses de la guerre, nous dirigions tout notre amour vers les pauvres. Nous étions certaines, en effet, de pouvoir reconnaître sous leurs visages maigres et parfois rebutants, le visage du Seigneur. Dur apprentissage. Nous n'étions pas entraînées à aimer, au sens total du mot. Notre intérêt s'était porté à nos familiers et à nos camarades. Nous connaissions le respect et l'amitié. Mais nous ne connaissions pas encore l'amour spécifique de l'Évangile. Et voilà que nous concentrions notre activité sur les pauvres de la ville, avec une confiance totale en celui qui pourvoit aux besoins des oiseaux du ciel et de l'herbe des champs. Nous les recevions chez nous, à notre table. Ils avaient droit à la place d'honneur, au plus beau couvert et à la meilleure part. S'ils ne pouvaient pas venir chez nous, nous leur donnions rendez-vous dans la rue pour leur apporter ce qui avait été mis de côté à leur intention, ou bien nous allions les visiter dans leurs taudis pour tâcher de les soulager avec des médicaments. Les pauvres étaient nos préférés, parce qu'à travers eux c'était Jésus que nous pouvions aimer. Ils étaient aussi les préférés de tous ceux qui avaient été attirés par notre Idéal. La communauté s'élargissait autour du premier focolare³ et avec elle les possibilités d'aide aux pauvres se multipliaient. Et c'était un spectacle peu ordinaire que de voir affluer vivres, vêtements et remèdes. Insolite abondance dans ces dernières années de la guerre. Chacun avait là une preuve tangible de l'amour multiforme de Dieu.

De petits faits, que le hasard seul n'explique pas, constellaient notre vie et nous encourageaient en nous confirmant que le Seigneur était avec nous. « Seigneur, donne-moi une paire de chaussures pointure quarante-deux, pour toi ! », demandions-nous devant le Saint-Sacrement, en sous-entendant avec foi : « Pour toi dans ce pauvre qui en a besoin. » « Seigneur, donne-moi une veste d'homme pour

¹ Jean 17, 21

² Cf. Chiara LUBICH, *Pensée et spiritualité*, Nouvelle Cité 2003, pp. 54-56.

³ Focolare = foyer, la maison où habitaient Chiara Lubich et ses premières compagnes.

toi ! » et il n'était pas rare qu'au sortir de l'église, une amie nous offrît une paire de chaussures pointure quarante-deux, ou une veste d'homme...

[...] La charité provoquait en nous le désir d'un meilleur équilibre social. Nous possédions quelque chose, et d'autres rien. Les riches étaient dans l'abondance, et les pauvres dans la misère. Pourquoi ne pas nous dépouiller spontanément du superflu, nous qui – peu ou prou – pouvions nous priver de quelque chose ? Pourquoi ne pas le destiner à ceux qui mouraient de faim et de froid... Pourquoi ne pas nous ingénier, grâce aux mille moyens que la charité suggérait, à élever leur niveau social ?

Alors nous tentions l'expérience. Comme, parmi nous, une trentaine de personnes souffraient de la faim, nous nous engagions tous à leur offrir, mois après mois, ce qui dépassait nos besoins, en attendant de leur trouver un travail. Et nous croyions pouvoir affirmer – comme on le disait des premiers chrétiens – qu'il n'y avait pas d'indigents parmi nous. Nous poursuivions cette entreprise assidûment, mais bientôt, malgré l'extrême générosité individuelle, nous pressentions qu'il fallait davantage pour délivrer la société de la misère. Ce n'était peut-être pas le but immédiat pour lequel le Seigneur nous avait poussées à cette charité concrète. Il nous avait encouragées à aller dans cette direction pour une raison précise, car c'était en vivant la charité que nous pouvions pénétrer mieux les choses du Ciel. Dieu pouvait plus librement éclairer nos esprits.

Et, sans doute, était-ce l'exercice de la charité qui nous suggérait que nos attentions ne devaient pas aller uniquement aux pauvres, mais à tous les hommes sans distinction.

Il y avait ceux qui attendaient d'être rassasiés, désaltérés, vêtus. Mais il y avait aussi ceux qu'il fallait instruire, supporter, conseiller. Ceux qui avaient besoin de prières. Tout un éventail d'activités que la charité suscitait, tant sur le plan matériel que spirituel. Nous reconnaissons en elles les questions que nous aurait posées le Fils de l'Homme au moment de juger de notre éternité. Ces questions que le Christ dans sa miséricorde nous révélait par sa venue, pour nous faciliter l'accès du paradis. Tant d'amour nous incitait toutes à répondre par l'amour, dans l'exercice de ces volontés. Dieu ne nous demandait pas d'aimer les pauvres seulement, mais tout homme, le prochain, comme nous-mêmes. C'était le christianisme et c'était aussi la vie, car l'exercice constant de la charité, envers quiconque passait près de nous, soulignait à nos yeux comme jamais la vérité des paroles de Jean : « Nous sommes passés de la mort à la vie parce que nous aimons nos frères. »⁴

[...] Enfin, la perle précieuse de la Bonne Nouvelle, l'amour réciproque ! « Je vous donne un commandement nouveau : aimez-vous les uns les autres comme je vous ai aimés. »⁵ Comment Jésus nous avait-il aimées ? Jusqu'où ? Jusqu'à la mort de la croix. Nous devions être prêtes à mourir l'une pour l'autre. « Car il n'y a pas de plus grand amour que de donner sa vie pour ses amis. »⁶ Prêtes donc à donner aux autres n'importe quelle marque d'amour, petite ou grande, puisque notre vie était la mesure de notre don.

Prêtes toujours à donner les choses matérielles... Un jour, nous avons vidé notre armoire des pauvres effets que nous possédions. Nous les avons entassés au milieu de la pièce, pour donner ensuite à chacune le peu qui lui était utile, et distribuer le reste aux pauvres.

Prêtes à mettre en commun nos salaires, et tous les biens que nous possédions, ou que nous aurions possédés.

Chiara Lubich, *C'était la guerre*, Nouvelle Cité 1972, p. 39-45 (extraits)

⁴ 1 Jean 3, 14

⁵ Jean 13, 34

⁶ Jean 15, 13